

série d'été 1/9

Jean-Marc Vittori
jmvittori@lesechos.fr

son père l'appelait « petite crevette ». Il est vrai que Maynard fut longtemps chétif. Il enchaîne les infections, jusqu'à faire une danse de Saint-Guy à six ans. A treize ans, il tombe de son vélo ; il en gardera à jamais un petit doigt tordu et l'étrange manie de scruter les mains des autres. A l'adolescence, les poussées de croissance qui l'amènèrent jusqu'à 1,98 mètre l'épuisent, comme plus tard la charge de travail infernale qu'il s'impose. Première crise cardiaque à cinquante-quatre ans. Mort moins d'une décennie plus tard, de retour d'un voyage éreintant aux Etats-Unis. Et pourtant cette petite crevette qui s'appelait John Maynard Keynes a révolutionné notre vision du monde au XX^e siècle. En passant de la micro à la macro, de la certitude à l'incertitude, de l'équilibre au déséquilibre, il a enrichi notre compréhension de l'économie plus qu'aucun autre penseur. En légitimant l'action de l'Etat pour soutenir l'activité, inspirant la mise en œuvre de plans de relance par les gouvernants de nombreux pays. Comment cet Anglais maladif a-t-il pu devenir aussi grand, où a-t-il trouvé l'énergie et l'audace pour bousculer jusque dans ses fondations une science en plein essor ?

John Maynard vient au monde deux fois, à Cambridge. La première fois en 1883, quand sa mère l'accouche. Florence a le caractère bien trempé. C'est l'une des premières femmes à avoir étudié à Cambridge, dont elle deviendra maire bien plus tard, à soixante-dix ans. Son père, Neville, est professeur de logique et aussi économiste. Le célèbre professeur Alfred Marshall, qui deviendra un ami de la famille, dit que c'est l'un des deux ou trois meilleurs étudiants qu'il ait jamais eus. Mais Neville est un anxieux. Il craint de perdre la fortune héritée de son père entrepreneur dans le négoce de la rose, alors qu'il ne cesse de l'arrondir. Il craint de perdre la vie à la moindre maladie, alors qu'il dépassera les quatre-vingt-quinze ans. Il craint de perdre sa crédibilité académique et refusera donc plusieurs postes de professeur, le dernier à Chicago, pour se réfugier dans la bureaucratie universitaire. Son livre de méthodologie sur l'économie publié en 1890 sera pourtant cité pendant des décennies. Neville reporte ses ambitions intellectuelles sur son fils aîné, qu'il couve avec la même attention angoissée que les pères des actuels champions de tennis.

Il faut reconnaître que Maynard est doué, plus que sa sœur Margaret, née en 1885 (qui épousera un médecin devenu Nobel en 1922), ou son frère Geoffroy, né deux ans après (qui deviendra tout de même médecin). A quatre ans et demi, il décortique la mécanique des intérêts composés, qui le fascinera toute sa vie : « Si je te laisse un demi-penny et que tu le gardes très longtemps, tu devras me rendre ce demi-penny et aussi un autre demi-penny. » Il n'a toutefois pas la finance infuse. Il demande pourquoi les chaises tombent après un discours belliqueux du kaiser allemand Guillaume II, alors qu'il s'agissait des actions en Bourse (« shares » et non « chairs »). Mais, à l'école, il excelle. A ses douze ans, son prof de math note « Travail réellement brillant », tout en assortissant cet éloge d'un double reproche qui traversera toute l'existence de Maynard : « Se fatiguer vite et manquer de persévérance. » Au collège d'Eton, où il fait partie des 15 élèves intégrés chaque année sur concours, Maynard remporte 39 prix en trois ans. Il est toujours très bon en math, et s'ouvre à l'histoire, bientôt à la morale, la philosophie... Il entrera tout naturellement au prestigieux King's College.

A quatre ans et demi, Maynard Keynes décortique la mécanique des intérêts composés qui le fascinera toute sa vie.

C'est là qu'il renaît : il est recruté par la société des Cambridge Apostles (apôtres), l'une des plus importantes associations secrètes de l'université.

La sélection des nouveaux membres potentiels, les « embryons », se fait sur la base des qualités intellectuelles et morales ; leur élection s'appelle une naissance. Maynard vient au monde dans ce cercle élitiste en 1903. Deux ans plus tard se forme un autre cercle encore plus élitiste : Bloomsbury. Ce cénacle informel, dont certains ont ensuite contesté l'existence, se forme autour de quelques apôtres, dont Keynes, et de deux sœurs. Vanessa Stephen épousera plus tard l'un des apôtres, Clive Bell, et deviendra peintre. Virginia, elle, écrit. Elle se mariera avec un autre apôtre, Leonard Woolf. A Bloomsbury, on discute de tout, dans la plus grande liberté. On vit aussi dans une liberté absolue. Les couples se forment, se déforment, se recomposent, à deux, à trois. Keynes vit sa première grande histoire d'amour avec le peintre Duncan Grant, tout en multipliant les étreintes furtives dans les milieux les plus variés. Avec son ami le romancier Lytton Strachey, il théorise l'homosexualité comme une forme d'élitisme. Très, très loin des principes de la société victorienne.

« Colossale vantardise »

Ses échecs ne l'amènent guère à se remettre en cause. Il explique ainsi que, s'il est reçu deuxième à un concours, le privant d'un poste convoité au Trésor, c'est parce que ses examinateurs en savaient beaucoup moins que lui en économie ! Deux fois né à Cambridge, capitale intellectuelle d'une Angleterre persuadée d'être au centre du monde, Keynes est très anglais et a une très haute opinion de lui-même (tout en se trouvant très laid). Quand il était enfant, son arrière-grand-mère l'avait formé à cette idée : « Comme tu as toujours vécu à Cambridge, on s'attendra à ce que tu sois très intelligent. » En 1905, il parle de sa « colossale supériorité ». Son amie Virginia Woolf lui renverra l'adjectif trois décennies plus tard, en se moquant de sa « colossale vantardise », quand il prétend révolutionner la science économique avec sa « Théorie générale » alors en cours d'écriture. Mais il avait raison, comme souvent. Comme en 1919, quand il a soutenu que les réparations de guerre imposées à l'Allemagne, trop lourdes, entraîneraient de nouvelles catastrophes (pas pour lui toutefois, puisqu'il a écrit son analyse dans un livre vendu à plus de 100.000 exemplaires en moins d'un an). Ou en 1925, quand il a conjuré le gouvernement britannique de ne pas ramener la livre sterling à sa valeur en or d'avant-guerre, car cette réévaluation brutale allait ravager l'industrie britannique. Il se plaint en 1930 d'être une Cassandre, de ne pas être écouté.

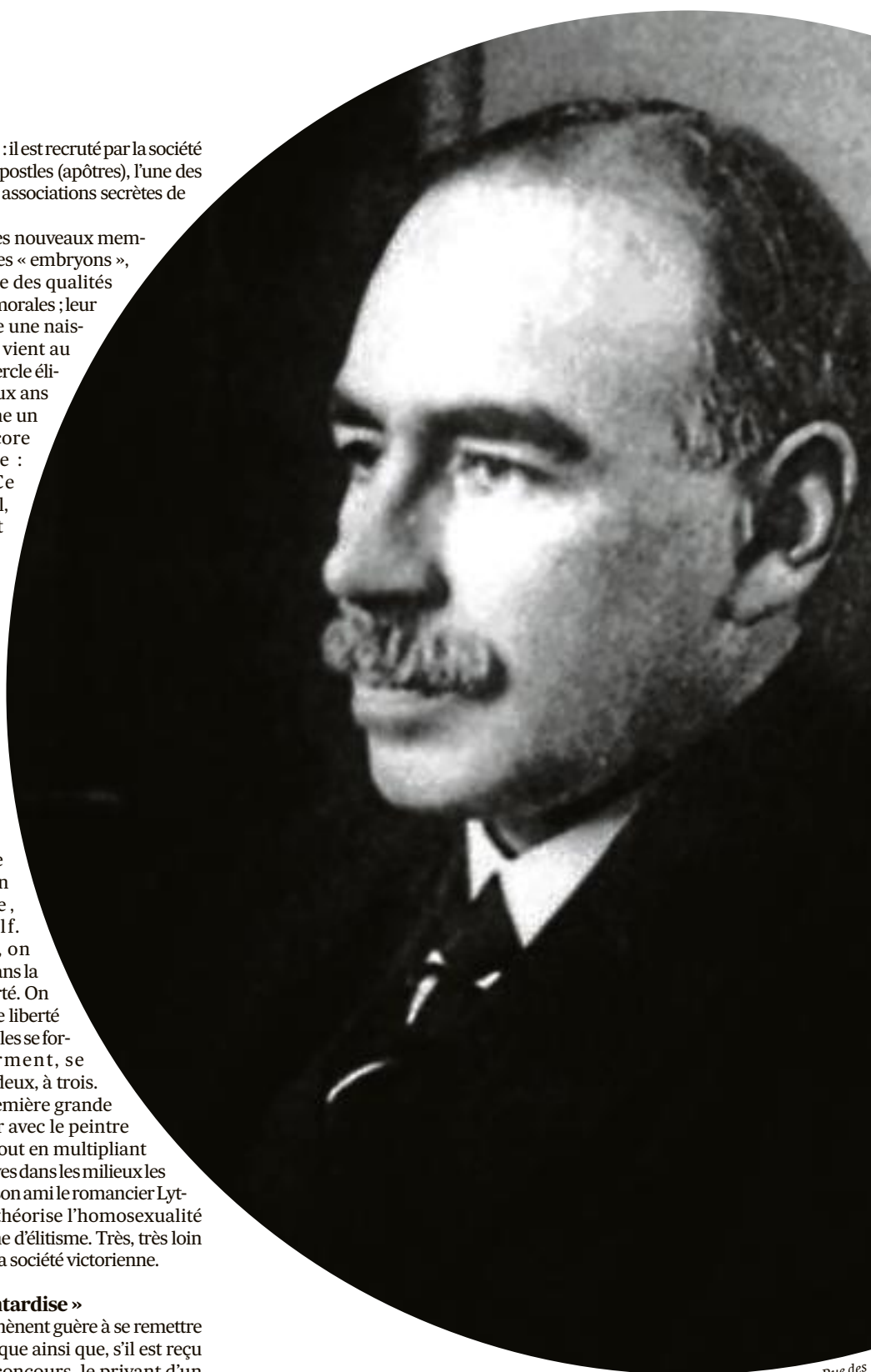


Photo Rue des Archives/Agip

Keynes, l'artiste de l'économie

LES GRANDS PENSEURS DE L'ÉCONOMIE // John Maynard Keynes était d'une nature fragile. S'il a osé révolutionner notre vision de l'économie, c'est d'abord parce qu'il avait une très haute opinion de lui-même et de ses capacités. C'est ensuite parce qu'il considérait l'économie comme une discipline mineure, où tout pouvait être balayé au gré de ses intuitions. Pour lui, l'économie est une science morale, non exacte. Ou mieux : un art.

Convaincu d'être un individu supérieur, John Maynard Keynes a le droit, les moyens, le devoir de casser les modèles du passé. Il suit ses intuitions et loue les penseurs du passé qui ont fait de même, comme Thomas Malthus ou Isaac Newton. Les modèles ne l'intéressent pas, les vérifications empiriques non plus. L'économiste William Beveridge, qui fonda après-guerre la protection sociale britannique, avait raison de dire que « M. Keynes ne part pas des faits, pas plus qu'il n'y revient ». Intuitif, non déductif ! Keynes n'ignore pas la réalité pour autant. Il est un ardent promoteur des statistiques – « Rien sinon la copulation n'est aussi ensorcelant ». Simplement, il ne s'encombre pas avec cette réalité. « Quand les faits changent, je change d'avis. » Il peut donc avoir plusieurs vérités successives, ce qui hérisse jusqu'à ses plus fidèles admirateurs comme Paul Samuelson : « Keynes ayant la réputation notoire de changer sans cesse d'avis, comment pourrait-il avoir toujours raison ? » Il peut aussi avoir deux avis différents en même temps, comme en témoigna le succès londonien de cette boutade : « Quand une commission royale sollicite l'avis de cinq économistes, elle en obtient six dont deux viennent de M. Keynes. »

En réalité, Keynes est pragmatique et non théorique. Jusque dans sa vie privée, puisqu'il tombe amoureux en 1921 d'une belle danseuse, la Russe Lydia Lopokova, des Ballets Diaghilev, dont il admire les spectacles depuis plus d'une décennie. Il la séduira avec les conseils de son amie Vanessa Bell, l'épousera avant de mourir dans ses bras vingt ans plus tard.

L'art plutôt que la science

Une seconde raison explique son audace, sa créativité : pour lui, l'économie est une discipline mineure. Rien ne mérite donc d'y être respecté. Son père l'avait abandonnée pour faire de la paperasse. A l'université, Maynard n'a guère consacré qu'un semestre à l'étudier, même s'il a lu beaucoup de grands auteurs. Il s'étonne : « L'économie est un sujet facile, sur lequel peu de gens excellent. » Keynes en est convaincu, les problèmes économiques auront disparu dans un siècle. L'humanité tout entière pourra alors se consacrer à l'essentiel : la beauté, l'amour, l'art. Lui-même adore le théâtre, le ballet. Il collectionne les tableaux, les livres. Ses échanges avec les apôtres, puis ses amis de Bloomsbury, l'ont ici profondément marqué. Pour lui, « L'art occupe le sommet dans la hiérarchie des activités humaines, au-dessus de la science et bien au-dessus des activités économiques », explique l'économiste et historien Gilles Dostaler dans son livre « Keynes et ses combats ».

Maynard se considérant comme un scientifique, se verrait-il finalement plus bas que d'autres ? Il faut sans doute revenir ici à la classification que faisait son père dans son traité de méthodologie économique. Neville y formalise pour la première fois une distinction devenue classique dans les sciences sociales, entre l'approche positive (« un corps de connaissances systématisées relatives à ce qui est ») et l'approche normative (« les critères relatifs à ce qui devrait être »). Il discerne aussi une troisième approche oubliée depuis : un art « comme un système de règles visant l'atteinte d'une fin donnée », pour « formuler des préceptes ». Son fils a rejeté les deux premières approches. Il adopta en réalité la troisième. Il fut un artiste de l'économie... et donc un être supérieur. Sa fameuse « Théorie générale » ressemble d'ailleurs plus à un art du jardin anglais qu'à l'exposé d'une quelconque théorie scientifique.

L'artiste dandy refusa d'ailleurs tout au long de sa carrière une conception mécaniste de l'économie, issue de la physique. Pour lui, l'économie est clairement une science morale. Il lui arrive de citer Freud, qu'il a lu et rencontré, deux anciens de Bloomsbury ont d'ailleurs publié en anglais les livres du médecin viennois. Et il cite Newton à l'envers : « C'est comme si la chute de la pomme vers le sol dépendait de la motivation de la pomme, de ce que cela vaut ou non le coup de tomber au sol, et de ce que le sol veuille bien que la pomme tombe, et des calculs erronés effectués par la pomme quant à la distance qui la sépare du centre de la Terre. »

Keynes, lui, est tombé du côté obscur de la force, vers la psychologie, les esprits animaux, l'intuition. Tout comme les économistes doivent sans doute le faire aujourd'hui pour reconstruire une science ravagée par la crise économique.

Demain : Jean-Baptiste Say

SES DATES

1883

Naît à Cambridge (Angleterre), la langue collée au palais.

1902

Entre au prestigieux King's College de Cambridge, où il rencontre ses meilleurs amis.

1919

Publie « Les Conséquences économiques de la paix », qui deviendra un best-seller.

1936

Publie son grand œuvre, la « Théorie générale de l'emploi, de l'intérêt et de la monnaie ».

1944

Négocie les accords de Bretton Woods, qui créent le FMI et la Banque mondiale.